

Étudier l'invisible

Organisation
Zara Fournier • zara.fournier@univ-tours.fr
Benôit Haug • benoit.haug@univ-tours.fr

le 19 mai 2015, 9h-12h30 + 14h-17h30,

au 1er étage de la MSH Val de Loire, 33, allée Ferdinand de Lesseps, Tours

Organisé par l'association des doctorants en sciences humaines et sociales de Tours
Toute notre actualité sur adshs.hypotheses.org

adshs

Nos partenaires

citeres



Tout phénomène étudié en sciences sociales est issu de choix conscients et inconscients, les acteurs opérant en permanence des tris entre ce qui a vocation à être retenu et ce qui ne le sera pas à priori. Au même titre que des phénomènes visibles et identifiables, les exclusions corollaires aux tris sont révélatrices des différents enjeux à l'œuvre dans le processus étudié. Ainsi, l'historien intéressé par des phénomènes sur lesquelles les archives sont peu disertes est amené à reconsidérer sa démarche heuristique. Dans un autre domaine, l'analyse des destructions issues d'opérations urbaines (gentrification, rénovation, patrimonialisation) peut rendre compte des conflits et des rapports de pouvoir pour l'appropriation de l'espace. La situation d'entretien peut quant à elle impliquer des silences, des dénis, des mensonges et des non-dits qui enrichissent la grille de lecture du discours et du parcours de l'enquête. Dans chaque cas se noue une articulation singulière de sources immatérielles et matérielles, sources toujours poreuses par essence mais qui le sont d'autant plus lorsqu'elles s'inscrivent dans des processus de tri.

Ce séminaire méthodologique se propose donc de questionner les manières d'aborder ces objets « invisibles » dans plusieurs disciplines de sciences sociales : comment analyser ce qui est tu, oublié, détruit, caché, ou simplement inaccessible ? Quels outils méthodologiques déployer pour percevoir et collecter des données latentes et les analyser ? Quelles difficultés propres à l'analyse de ces objets se posent lors de l'enquête de terrain, en entretien ou devant des traces qui parlent difficilement d'elles-mêmes ?

9h00 : accueil et café

9h15 : **Charlotte Fuchs** (1^{ère} année de doctorat en histoire, CESR, Université de Tours)

« Maris battus et épouses révoltées dans les archives judiciaires des Parlements au XVI^e siècle : sources et non-dits »

Conformément aux doctrines conjugales du XVI^e siècle et en pleine querelle des femmes, la soumission de l'épouse à son mari apparaît comme la condition d'un mariage harmonieux. Le mari dispose légalement d'un droit de correction sur son épouse et cette dernière lui doit obéissance et respect.

Cependant, les archives judiciaires révèlent quelques cas d'intervention des rôles conjugaux. Les femmes « insoumises » sont ainsi accusées de bouleverser l'ordre social et la hiérarchie sexuelle. Mais l'analyse d'interrogatoires, de lettres de rémission et de condamnations ne laisse entrevoir que les cas les plus graves de violence féminines : ceux qui aboutissent au meurtre du conjoint. Souvent mal informés, les uxoricides peuvent être considérés comme un épiphénomène des violences parfois exercées par la femme contre son époux. En effet, l'analyse des non-dits dans les sources judiciaires est révélatrice d'une forme de tabou liée à la figure du « mari battu ».

La compréhension du récit historique est alors subordonnée au croisement des archives judiciaires avec des sources culturelles, croisement qui ne peut se faire sans une compréhension fine de la définition du mariage à l'époque moderne. Ainsi, entre les années 1540 et 1620 apparaît une certaine disproportion entre les représentations pléthoriques de la « mégère » dans les farces, les nouvelles ou les histoires tragiques et une réalité sociale marginale. L'étude de ces voix discordantes dans la littérature permet, dans une certaine mesure, une meilleure compréhension des formes de transgression au sein du couple.

discutante référente : Florence Alazard (historienne, CESR, Tours)

11h00 : **Zara Fournier** (1^{ère} année de doctorat en géographie, EMAM/CITERES, Université de Tours)
« Khiam, du musée-prison au lieu spectral : l'analyse de la ruine »

Le 22 juillet 2006, lors du conflit israélo-libanais qui frappe le Liban-Sud, un avion israélien bombarde l'ancienne prison de Khiam et détruit en grande partie les murs de l'ancien centre de détention géré par l'armée du Liban-Sud (ALS) de 1985 à 2000, centre de détention qui, après le retrait israélien du territoire a été converti en « musée pour la résistance » sous l'égide du Hezbollah. Depuis 2006, le site demeure ouvert au public, et les ruines ont été intégrées au schéma narratif du lieu, qui fonctionne comme « cicatrice » au sein du paysage sud-libanais, rappel perpétuel des événements conflictuels que la région a connus mais passés sous silence et forgés en tabou par certains groupes d'acteurs. À travers cet exemple, il s'agira donc d'étudier le processus de patrimonialisation d'un lieu forgé par le conflit, à travers les concepts de *traumascape* (M.Tumarkin, 2005) et de traces spectrales (M.Houssay-Holzschuch, 2010). La mobilisation des concepts de fantômes et de spectres permet de complexifier les temporalités étudiées et rend compte de la difficulté à clore une période de conflit ; cette approche semble pertinente pour le cas du Liban-Sud, où la période récente de guerre et de destructions chroniques aboutit à un « va-et-vient permanent entre présent et passé » (De Clerck, 2009). Toutefois, plusieurs problèmes méthodologiques se posent: comment interroger des spectres ? Autrement dit, comment reconstituer l'évolution d'un lieu qui a été détruit à plusieurs reprises ? Quelles sources convoquer ? Comment faire parler d'un « passé qui ne passe pas », et interpréter les non-dits et les tabous dans les discours, conséquences psychologiques des événements traumatiques que Khiam a vécus ?

discutant référent : Vincent Veschambre (géographe, LAURE/Environnements-Villes-Sociétés, ENSA de Lyon)

14h : **Guillaume Étienne** (post-doctorat en sociologie, CoST/CITERES, Université de Tours)
« Ce que dit et ce que masque le recours au patrimoine »

Que dit le recours au patrimoine par les anciens migrants et, réciproquement, que peut-il dissimuler ? Derrière l'apparent consensus qu'il laisse à voir, le patrimoine se construit aussi sur des non-dits, parfois des tensions, qu'il s'agit alors de lisser au profit d'une vision homogène d'un groupe comme de l'objet porteur d'attachement. Comment aborder ces questions alors que l'ethnologue est aussi perçu comme une personne extérieure auprès de qui il s'agit de valoriser le patrimoine dont il faut lisser les éléments contradictoires ? J'ai pu expérimenter cette situation dans l'étude d'un pèlerinage français adopté depuis les années 1960 par des Portugais. Je tenterai d'éclairer la façon dont le patrimoine est mobilisé par les acteurs, portugais ou non, les divers sens donnés à ce terme, et la façon dont les tensions au sein des groupes, les significations plurielles données au culte, sont laissées de côté au profit d'une vision plus homogène.

discutant référent : Alain Battegay (sociologue, Lames/Ipapic + Centre Max Weber, Aix-en-Provence + Lyon)

15h45 : **Étienne Safa** (1^{ère} année de doctorat en archéomusicologie, ARTeHIS, Université de Dijon)
« Matière sonore et savoir-faire : utiliser l'apprentissage artisanal pour interpréter les sons des flûtes archéologiques »

Le savoir est différent du savoir-faire, mais complémentaire : l'archéomusicologie étudie non seulement des objets faits de mains d'hommes, mais qui de plus possèdent une forte dimension immatérielle en ce qu'ils font écho à l'esthétique sonore des populations du passé : un son qui, de bien des manières, demeure pour nous inaudible. Lorsqu'il entre dans une dynamique transmissive, le son s'imprime dans les gestes et les objets : le concept de chaîne opératoire et de manière de faire, autrement dit de transmission, de pérennité et de variabilité du savoir-faire, s'accompagne ainsi de la notion de pérennité et de diffusion des goûts sonores et musicaux. Cependant, lorsque les objets archéologiques se font aussi témoins de sonorités anciennes, la seule formation d'archéologue devient nettement insuffisante pour appréhender leur richesse et leur complexité sonores et artisanales. Face à ces difficultés, le monde de la musique ancienne n'a de cesse, de nos jours, d'encourager la rencontre entre archéologie, musique et artisanat. Dans cette même démarche, l'apprentissage d'un savoir-faire artisanal se révèle être un véritable terrain de recherche méthodologique et épistémologique dont la portée, certaine, reste encore à définir : quel est l'apport concret du savoir-faire artisanal à la recherche archéomusicologique ? Comment transforme-t-il notre regard et notre perception d'universitaires ? En quoi nous offre-t-il une meilleure compréhension des comportements sonores et de la culture immatérielle des populations du passé ? Quelle pourra être sa position dans le monde de la recherche ?

discutante référente : Sophie Archambault de Beaune (archéologue, Ethnologie Préhistorique/ArScAn, Nanterre + Lyon)